

Jacques BALLEYGUIER

1943/1945 :

**Itinéraire d'un jeune résistant et engagé.
De la Côte d'Or à la Côte d'Azur.**



Jean-Marie BALLEYGUIER
-Mars 2009-

Préambule :

C'est au cours de la rédaction du document « Les Cèdres, Quetigny » que j'ai décidé de finaliser un premier travail commencé il y a quelques années. En effet, je ne savais pas vraiment pourquoi papa vivait à Quetigny en 1943, quelles étaient ses activités et, pourquoi il rejoignit la résistance de Côte d'Or alors qu'il était parisien. Je n'en savais pas plus sur son engagement dans l'armée de libération.

Détenteur de toute sa correspondance de guerre avec ses parents et sa famille, je me suis décidé à trouver les réponses à ces interrogations.

Les pages suivantes, ainsi que les illustrations qui les accompagnent, racontent comment papa a vécu « sa guerre » dans le second conflit mondial.

Afin de lui rester fidèle le plus possible, j'ai fait le choix de n'utiliser que les courriers qu'il envoyait à ses parents. J'en cite de nombreux extraits. Les nombreuses informations contenues dans sa correspondance sont complétées par des documents (tous d'époque et conservés dans ses dossiers) qui m'ont aidé à enrichir et comprendre certaines situations rencontrées. Ici aussi, internet a été d'une bonne aide pour avoir des compléments d'informations.

La réalisation de ce document m'a enfin permis de me faire une idée assez précise de ce qu'avait fait papa à cette époque troublée de notre histoire. Je n'ai pas le souvenir d'un père très bavard sur cette période. Tout juste savais-je qu'il avait fait de la résistance et qu'il avait combattu en Alsace. Sans doute ne voulait-il pas trop en parler. Un jour alors que j'abordais avec lui le sujet, il me promit d'aller en vacances d'été en Alsace afin de nous montrer où il avait combattu. Malgré cette promesse, nous n'y sommes jamais allés.

Tout comme il s'en sortait par une « pirouette » pour éviter de reconnaître qu'il avait certainement tué des soldats ennemis. « *Avec un mortier on ne sait jamais exactement où tombe l'obus* », avait-il répondu à ma question.

Je pense que les pages qui suivent vous apprendront autant de choses qu'à moi-même lors de leur rédaction.

Elles racontent simplement la vie d'un jeune homme de 20 ans en 1943 qui refuse l'oppression et décide de participer à la libération de son pays.

Non, il n'était pas un héros. Simple maquisard, puis soldat de seconde classe il combattit afin d'être en accord avec ses convictions chrétiennes, de paix, de justice et de liberté des peuples.

Convictions qu'il affirmera quelques années plus tard, en 1949, et qui le guideront sa vie durant.

J-M Balleyguier. 1^{er} mars 2009.

Sommaire

I/ Le contexte.	P 4
1. Le contexte historique.	P 4
2. La situation personnelle de Jacques à cette époque.	P 4
II/ 1943 : Agriculteur et garde-voie.	P 5
III/ La résistance : Août à septembre 1944.	P 6
IV/ L'engagement militaire : Septembre 1944 à août 1945.	P 11
1. La « chasse au lion ».	P 13
2. Les traversées de la France.	P 15
D'abord d'Est en Ouest.	P 15
Puis d'Ouest en Est.	P 16
3. La contre-attaque allemande : La bataille de Rossfeld.	P 17
4. « Opération Canard ».	P 23
Epilogue.	P 26
Illustrations.	P27

I/ Le contexte :

1. Le contexte historique :

Le chapitre II/ de ce document se situe dans les deux derniers mois de l'année 1943, année noire de l'occupation. La situation dans laquelle se trouve Jacques est la conséquence directe d'une Loi initiée par Pierre Laval, Président du Conseil, la Loi du 17 février sur le STO (Service de Travail Obligatoire) en Allemagne.

Face à cette amplification de la collaboration, des étudiants rédigent une « Lettre ouverte des étudiants de l'Université de Paris et des grandes écoles au Maréchal, chef de l'état » dont voici des extraits :

« Comme vous l'avez dit, Monsieur le Maréchal, « nous haïssons les mensonges qui nous ont fait tant de mal ». Mensonge d'un armistice dont les clauses ont été violées une à une en dépit de vos protestations. (...)

De ces mensonges, nous ne voulons être ni dupes, ni complices. C'est pourquoi nous déclarons qu'à l'ordre qui nous est donné de travailler au triomphe de l'Allemagne, un vrai Français ne peut qu'opposer un refus absolu. Il n'est pas permis de collaborer spontanément et de plein gré au triomphe d'une cause que l'on sait injuste et incompatible avec le maintien d'une France libre et autonome aussi bien qu'avec celui d'une civilisation vraiment humaine en Europe.

C'est pourquoi tous ceux d'entre nous qui auront le moyen se feront un devoir d'échapper à l'enrôlement dans la machine de guerre allemande. Il ne manque pas chez nous de forêts et de montagnes accueillantes pour attendre l'heure prochaine où nous prendrons place dans l'armée française de la libération nationale. Ceux qui le pourraient n'hésiteront pas à rejoindre les chefs qui incarnent la volonté de résistance de notre France et qui, à juste titre, ont droit à notre gratitude et à notre confiance. »

Les chapitres III/ et IV/ consacrés à la résistance et à l'engagement de Jacques dans l'armée du Général de Gaulle décrivent des événements qui se situent tous après les débarquements en Normandie (6 juin 1944) et en Provence (15 août). Paris est libéré le 25 août et les troupes alliées venant de l'ouest de la France vont bientôt opérer la jonction avec celles remontant du Sud, avant de poursuivre en direction de l'Allemagne. Le prestige du Général de Gaulle est immense.

La fin de la guerre est proche, dit-on.

2. La situation personnelle de Jacques à cette époque :

Jacques est né le 18 mai 1923, il a donc 20 ans en 1943 et est par conséquent directement concerné par la Loi sur le STO qui s'applique prioritairement aux jeunes gens âgés de 20 à 22 ans.

Il a déjà commencé ses études d'architecture à l'école des Beaux-Arts de Paris et il est au courant de la « lettre ouverte des étudiants » mentionnée plus haut, il en possède un exemplaire.

Quand il rejoint la résistance à la fin août 1944 avec d'autres jeunes de Quetigny, il est majeur depuis 3 mois (la majorité de l'époque est à 21 ans).

Les exploits des groupes de résistants et l'avancée victorieuse des troupes alliées, convainquent des milliers de jeunes gens comme lui, peut-être encore hésitants quelques semaines auparavant, à participer activement à la libération de leur pays.

II/ 1943 : Agriculteur et garde-voie.

Désireux d'échapper à la Loi sur le STO, Jacques a peu de solution. Ses craintes se renforcent lorsqu'un vaste plan de recensement des jeunes nés en 1923, ordonné par une circulaire datée du 24 septembre 1943, est lancé dans la « zone Nord » de la France.

Cette circulaire vise notamment à mettre au travail les « *jeunes inoccupés ou travaillant dans des secteurs d'intérêt secondaire* ». Toutefois Il est donné la possibilité à ces jeunes de travailler dans les activités dites « *essentiels* » à la bonne marche du pays.

L'agriculture fait partie de ces activités essentielles.

N° 344

DOMICILE DÉPART. COCOTÉ
COMMUNE QUÉTIGNY (Côte)
RUE et N°

NOM BALLEYQUIER
PRÉNOMS Jacques Marie
PROFESSION cultivateur
NATIONALITÉ Fr Sexe M

NAISSANCE DATE 18 Mai 1923
COMMUNE Paris 7^e
DÉPART. Seine-MARNE

Délivrée le 1 AOÛT 1943
par la Mairie QUÉTIGNY (Côte)
SIGNATURE DU MAIRE

La propriété des Cèdres de Quetigny, appartenant à sa mère, possède une exploitation agricole gérée par un fermier, Henri Lambert.

Jacques se fait déclarer comme cultivateur, chargé de soutenir le fermier en ces temps difficiles où la main d'œuvre est rare.

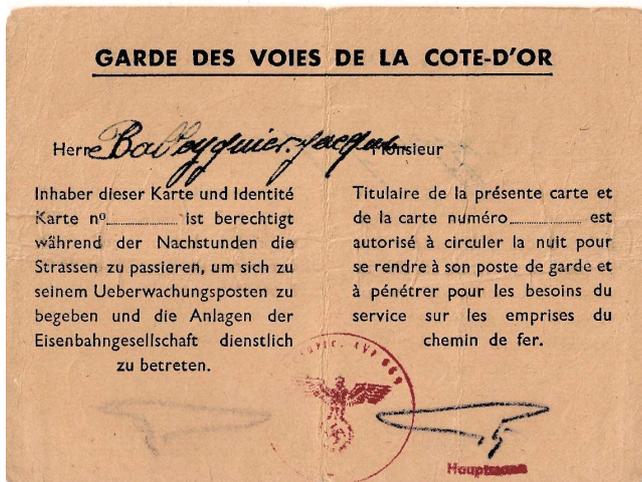
Il s'installe dans la Roseraie durant l'été 1943. Il sera cultivateur durant tout l'hiver 43/44.

Cette situation est officialisée par la carte de cultivateur, ci-contre, délivrée le 1^{er} août 1943 par le Maire de la commune de Quetigny, François Bruley.

Denis, son frère, se souvient de cette époque difficile pour Jacques et des conditions matérielles précaires de son hébergement : « *C'était très dur pour lui parce qu'il n'y avait rien. Pas d'eau ni électricité, il n'y avait pas le chauffage, il devait tout faire lui-même.* »

Néanmoins cette activité agricole permettait à Jacques de garder un peu de temps pour réviser ses cours d'architecture.

Malheureusement, bien que vivant le plus discrètement possible aux Cèdres, les autorités d'occupation ne l'oublièrent pas complètement.



En effet, le 29 novembre 1943, il est réquisitionné et affecté à la « garde des voies de chemin de fer de la Côte d'Or », au poste n°42, celui de la gare de Neuilly-lès-Dijon.

Affectation pour les nuits.

Faisait-il toutes les nuits ou seulement certaines ? En tout état de cause c'était en supplément de son travail de cultivateur !

Avec l'aide de son père, Jacques essaya en décembre 43 d'obtenir auprès de l'administration allemande une autre affectation (précisément : à Boulogne Billancourt, dans la société des moteurs Salmson, afin d'y être dessinateur d'études) plus en rapport avec ses compétences. Sans résultat.

le 6 juin 1944 le débarquement des alliés en Normandie encourage bientôt les jeunes à s'activer pour la libération du pays.

Aux dires de sa mère dans le courant de l'été, « on s'agite pas mal autour » de Jacques. Traduction : Il y a beaucoup de discussions entre les jeunes de Quetigny qui s'interrogent sur l'attitude qu'ils doivent adopter maintenant qu'un immense espoir émerge des sombres années d'occupation.

III/ La résistance : Août à septembre 1944.

Après l'avoir décidé ensemble la veille au soir, le 25 août 1944 (le jour même de la libération de Paris), à 5 heures du matin, avec 5 autres jeunes gens de Quetigny, Jacques part rejoindre en vélo le *groupe liberté* agissant dans le secteur de Selongey à 30 km environ au Nord de Dijon.

Ils sont bien 6 à rejoindre le maquis, et non 3 comme je l'écrivais dans mon document sur l'histoire du domaine des Cèdres : Roger Rémond, Roger Détang, Roger Cottenet, Lucien Nicolardo, Noirot et Jacques Balleyguier.

Dès son premier jour de maquis, Jacques qui prend le surnom de « Ready », décrit quotidiennement sa vie de résistant, dans un carnet. En voici quelques extraits :

1^{er} jour, Vendredi 25.08.44 :

Arrivé sans incident à destination. Bonne nourriture, café, cartouche, un paquet de tabac. Un avion allemand passe, on se camoufle. Ce soir il y aura parachutage. On va voir 2 miliciens qui viennent d'être tués. Drôle d'impression.

Samedi 26.08 :

Mal dormi. Lever 6 h. Corvée décharger les tubes parachutés. Instruction de mitraillette. Sans nouvelles extérieures.

Dimanche 27.08 :

Instruction sur le FM (fusil mitrailleur) Une patrouille est revenue d'un barrage sur la route. 8 boches de tués, 1 blessé léger chez nous. Bombardement à Dijon. Il y aura parachutage cette nuit.

Lundi 28.08 :

Le matin, marche à pied pour ceux qui n'ont pas été soldats.

Mardi 29.08 :

Manœuvre le matin sur le plateau. L'après-midi manœuvre attaque de la ferme.

Mercredi 30.08 :

Ce soir il y a parachutage. A 2h du matin un avion me réveille, je transpire. Il fait beau, nous allons sur le plateau. Arrive un avion. Un autre avion, 3 maintenant tournent autour de nous. Puis l'un (de nous) entend les parachutes s'ouvrir, sans les voir. Puis un autre jette son armement. Enfin le troisième arrive de l'autre sens et l'on entend les parachutes s'ouvrir juste au-dessus de nous. Nous courons dans tous les sens. On ne voit rien.

1^{er} Septembre 44.
Bonne Madame
Je profite d'une occasion qui
s'offre pour vous transmettre de mes
nouvelles. Pourriez-vous les faire
parvenir à ma famille.
Nous allons très bien. Nous sommes
au milieu de nombreuses affaires.
Nous venons de toucher des cannes,
grâce à des parapluies.
Hier la pluie a posé ses armes et nos
affaires sont tranquilles. Nous
demandons que le soleil au jour du fait
son apparition.
J'espère que l'oncle de Jean est
revenu sinon nous viendront le
chercher très bientôt.
Veuillez agréer l'assurance de
mes sentiments respectueux et
transmettre toutes mes

à ma famille
à mes parents

Jeudi 31.09 :

Grande excitation, jalousie. L'on dirait des gosses qui reçoivent des jouets. Je demande la mitraillette de Patinette (surnom donné au sergent) qui marche bien. Je vais l'essayer, ça tape.

Courrier ci-contre du 1^{er}.09 :

« Nous venons de toucher des cannes grâce à des parapluies ».

Traduction :

Cannes = fusils, armes.

Parapluies = Parachutes.

Jacques informe donc du parachutage du 30.08.

Cependant, la phrase de l'avant-dernier paragraphe garde son mystère : « J'espère que l'oncle de Jean est revenu, sinon nous viendront(s) le chercher très bientôt ».

Samedi 2.09 :

Il nous faut monter notre cabane. On va piquer des planches en traversant le marécage. Notre baraque se monte, c'est la plus belle du camp, elle s'intitule « cirque patinette ». Nous voilà chez nous, nous chantons notre joie avant de nous endormir.

Dimanche 3.09 :

Le matin je continue ma cartouchière. Le Lieutenant nous annonce que demain nous partons. Grande joie. La cabane n'aura pas fait long feu. On désigne 30 types de la compagnie. Notre groupe y va tous, sauf Patinette notre Sergent, il est remplacé par Paf le Sergent de la 2^{ème} compagnie.

Lundi 4.09 :

Paf a été tué cette nuit par une mitraillette déchargée par imprudence nous annonce Roger en revenant dans la tente. Cette nouvelle nous bouleverse. Nous ne pouvons pas y croire.

3 tractions (voiture à traction avant) arrivent, les 2 dernières ont un FM dans la malle arrière. Notre compagnie ne marche pas trop mal et nous voilà partis en chantant le chant de la résistance. Au revoir le camp Liberté.

L'abbaye de Valduc (le lieu de destination) est dans une vallée entourée de sapins. C'est une grosse maison munie de plusieurs dépendances et d'un parc dans lequel se trouve un petit étang. Nous arrivons au chant de la résistance. Ici il y a une dizaine de prisonniers, 7 hommes et 3 femmes. Je monte la garde aux prisonniers de 4h à 8h du matin.

Vendredi 8.09 :

Vers 10 h je conduis les femmes au docteur. Quel sale travail. L'une est arrêtée car elle a dit à son mari, qui était FFI, qu'elle le dénoncerait s'il continuait à la battre. Elle a été tonduée et on lui a dit qu'elle avait été avec les schleus. Misères humaines ! Est-ce triste ce que l'on fait là !

Un officier décide de prendre les bottes et la culotte du grand botté (un des prisonniers) qui résiste faiblement devant les hommes envoyés pour exécuter l'ordre. On lui donne un bleu et des sabots. Quelle humiliation pour lui !!

Les officiers tirent un carton sur un tracteur sans savoir s'il marche ou pas.

Les boches fuient en vélo. Ils ont fait paraître-il sauter la poste, la gare, le pont de l'Arquebuse à Dijon.

Je prends la garde de 0h à 6h.

Voici le cafard qui envahit la chambrée. Pour un rien le moral dégringole.

Samedi 9.09 :

Nous voilà sur la route, Braux et moi. Nous avons chacun une mitraillette et une grenade. Nous préparons notre plan.

Voici notre plan d'attaque. Dès que l'on entendra un camion nous nous mettrons sur la butte au bord de la route, cachés par des sapins. L'un tirera de la mitraillette pendant que l'autre lancera sa grenade. Tout à coup du bruit. C'est un camion. D'un seul coup me voilà sur la butte, mon camarade est au milieu du chemin. Je suis prêt à tirer caché derrière un sapin. Un camion arrive, corne et s'arrête, je braque ma mitraillette.....1mn d'attente puis mon

camarade me dit de descendre. Ce sont des prisonniers qu'un camion nous amène....

Lundi 11 septembre 1944. Prise de Dijon par la 1^{ère} armée Française et les FFI. :

Je donne à une prisonnière le matériel pour faire un brassard. 2 types qui étaient en mission arrivent vers 7h (19h) et nous annoncent que Dijon est pris. Aussitôt grand rassemblement, nous chantons tous de joie le chant de la résistance. « Nous voulons.....

Puis peu après grand chahut dans la chambrée, les prisonniers qui se trouvent au rez-de-chaussée ont l'impression que le plafond va crouler.

Mardi 12.09 :

Le soir la femme de Salomon arrive de Dijon, nous raconte l'enthousiasme de la foule, le défilé, les dégâts à la gare, le défilé des femmes tondues : et dire que nous avons loupé tout cela. Le pain blanc sans ticket, des tonnes de tabac, 1 bouteille de Champagne pour 4 etc etc....

Mercredi 13.09 :

Cette après-midi nous partons à Vernot à 17 km à pied, chercher nos bicyclettes. Nous nous sentons libres. Voici Moloy, 1^{er} village depuis la libération. 1 voiture boche criblée de balles sur le bord de la route. Les gosses du pays nous entendent, ils portent tous des brassards FFI confectionnés, des cocardes etc..L'armée d'Afrique est passée hier.

Quand nous revenons à l'abbaye, nous nous cognons dans des types ivres, criant partout. C'est un vrai b.....Ceux qui ont été au ravitaillement s'en sont mis jusque là. Je ne suis pas rassuré au milieu de tout cela. Samuel revient et nous apprend que notre lieutenant a tiré des balles de révolver dans un café à Salives (village voisin), ce qui a fait scandale au bled.

Tout cela me dégoûte énormément.

Jeudi 14.09 :

Quand partirons-nous ? Il n'y a pas d'espoir. Mais soudain une auto arrive, c'est le lieutenant Hermann, grande joie. Il nous promet de s'occuper de nous.

Vendredi 15.09 :

Nous devrions normalement partir le soir à pied avec les prisonniers. Il fait mauvais. On partira donc demain de bonne heure (en réalité Jacques écrit le mot « bonheur ». Fait-il un lapsus ?).

Tout ceux qui ont des vélos, c'est-à-dire tous les gars de Quetigny sauf moi partent à Saussy préparer les cantonnements.

Samedi 16.09 :

7h lever. Il pleut mais nous partons quand même. Arrivés à Saussy, les camions envoyés par le lieutenant Hermann sont arrivés nous prendre. Je me suis arrêté à Messigny pour reprendre ma bicyclette que j'ai retrouvée.

J'ai filé vers Dijon pavoisée et remplie de troupes françaises, anglaises, américaines et de FFI.

Les autres m'ont rejoint au lycée Condorcet (actuel collège Marcelle Pardé) ou est le camp FFI.

C'est une pétaudière ce lycée Condorcet. Nous avons demandé des permissions jusqu'à lundi. Nous avons filé vers Quetigny. Quetigny est rempli de FFI. Un Capitaine couche dans ma chambre. Demain ce sera la messe où seul je me suis mis en uniforme FFI, c'est-à-dire : short de milicien, mon blouson bleu et mon brassard. Les autres se sont endimanchés.

Mardi 19.09 :

Nous ne sommes plus que 5 de Quetigny, dans un bar de Châlon-sur-Saône. Nous sommes engagés volontaires au BIMP à la 1^{ère} DFL. Nous sommes en train de déguster un poulet que Noirot a rapporté de Quetigny.....

Ce journal quotidien nous montre que la très courte période passée dans la résistance (trois semaines) n'a pas été satisfaisante pour Jacques.

Sans doute avait-il une autre représentation du résistant que celle qu'il a souvent observée sur le terrain. Il ne porte pas ouvertement ici de jugement sur le groupe de FFI du « camp liberté », néanmoins, à l'occasion de certains évènements, il en fait une description qui révèle une critique à peine voilée.

Sa déception est grande de ne pas avoir encore accompli de fait d'armes important contre les troupes d'occupation. Son rôle ainsi que celui de ses compagnons consistait principalement à garder des prisonniers. Dans un courrier à ses parents, daté du 12 septembre, il se dit furieux de ne pas avoir participé à la libération de Dijon.

De plus, ce ralliement aux FFI se révéla trop tardif, les troupes allemandes étant déjà dans une phase de repli, voire de déroute. Dès le 11 septembre, il n'était plus nécessaire de résister, l'ennemi n'était plus là !

Dès lors, on peut comprendre qu'il eut envie de poursuivre sa participation à la libération du pays sous un autre étendard, celui de l'armée française et de la 1^{ère} DFL (Division Française Libre).

Les cinq garçons de Quetigny prirent très rapidement leur décision : le dimanche 17 septembre ils appartenaient encore aux FFI, le mardi ils signaient à Chalon-sur-Saône leur engagement dans l'armée de libération, seul Noirot choisit de s'engager dans un régiment déjà en position sur le front.

Les quatre originaires de Quetigny restant ensemble sont finalement : Roger Rémond, Roger Détang, Roger Cottenet et Jacques Balleyguier.

Jacques explique à son père les raisons de son engagement dans une lettre daté du 19 septembre :

«Nous sommes donc partis à 5 de Quetigny pour essayer de nous engager à Châlon-sur-Saône dans la 1^{ère} Division Française Libre. On ne prenait que les anciens FFI. Je regrette beaucoup de ne pas t'avoir prévenu mais il fallait agir assez vite car il n'y avait pas beaucoup de places.

Voici les avantages que j'ai :

- 1°) J'ai 21 ans. De toute façon, tôt ou tard je devrai faire mon service.*
- 2°) Ici, c'est la division qui a fait la Tunisie, l'Italie et la campagne de France.*
- 3°) La guerre maintenant ne va sans doute pas durer longtemps et à la fin j'en aurai fini avec le service et je pourrai reprendre mes études.*
- 4°) Enfin et surtout je veux m'endurcir, repousser les boches et finir la guerre sans être planqué dans une caserne quelconque. »*

A la fin octobre il postulera aux cours des EOR (Elève Officier de Réserve) car son engagement actuel est celui d'un simple soldat.

Puis dans un courrier à sa mère daté du 22 septembre il décrit succinctement les conditions de vie à la caserne Carnot de Châlon-sur-Saône :

« Toutes nos journées passent à faire l'exercice, on doit faire en un mois ce que l'on fait d'habitude en 6. Nous avons touché une tenue genre américaine avec des calots bleus. Mais le plus vexant c'est que l'on aura des casques américains. Nos instructeurs sont de très braves types de Nouvelle Calédonie. Nous sommes servis par des Fritz prisonniers. »

Il donne de nouveaux détails deux jours plus tard : *« Samedi sont arrivées de nouvelles recrues dont beaucoup d'étudiants. La soupe ici n'est pas bien bonne, c'est de la cuisine boche, tout mélangée.*

Il faut espérer que les boches capitulent avant l'hiver car ce ne sera pas drôle ni pour eux, ni pour nous. »

Nous verrons un peu plus loin qu'il ne croyait pas si bien dire.

La famille Balleyguier au grand complet (sauf François, resté à Paris) se rend à la gare de Châlon-sur-Saône afin d'assister au départ de Jacques et de la 1^{ère} compagnie du BIMP vers le front.

A partir de cet instant, il est difficile de savoir avec exactitude où se trouvent Jacques et ses compagnons d'arme. Pourtant, il écrit souvent et très régulièrement à ses parents et frères et sœurs mais, la censure militaire veille !

Il lui est impossible de donner trop de détails dans ses courriers, surtout ceux concernant la position géographique de la compagnie ou du bataillon. Quelquefois, au détour d'une phrase, un indice discret, qui ne sera pas vu

par la censure, peut donner une indication sur la localisation de son unité de combat.

Le 18 octobre, Jacques indique dans un courrier qu'il est enfin arrivé. Seule indication sur le lieu : « *On commence à entendre le canon* ». Il est donc proche du front sans être encore en première ligne car il précise plus loin qu'ils resteront sur cette position encore une dizaine de jours pour continuer leurs exercices.

Le ravitaillement est suffisant et les conditions d'hébergement, excellentes. Ils sont logés chez les habitants.

Le 28 octobre il indique qu'il est en ligne « *depuis quelques jours, dans un secteur excessivement calme* ». Il couche sous la tente et ne s'est pas lavé depuis 7 jours¹.

Par conséquent ils sont partis sur le front vers le 20 octobre, soit deux/trois jours et non dix, après avoir entendu pour la première fois le son du canon. Le secteur n'est peut-être pas aussi calme qu'il l'affirme peut-être pour rassurer ses parents.

Puis, au mois de novembre, la neige se met à tomber : « *Nous couchons sous la tente au milieu de la neige. Heureusement qu'il ne fait pas trop froid. J'ai passé tout ce jour à monter la garde en poste avancé, immobile ou presque pendant 10h.* »

Plus les troupes avancent vers l'Est de la France plus les conditions de vie se durcissent. L'intendance a du mal à suivre.

« *Le ravitaillement est très moche. Il est presque uniquement composé de boîtes de « Stew », c'est-à-dire un composé de pommes de terre et carottes, viande et sauce tomate, plus un bon goût de conserve qui vous rend malade.* »

1. La « chasse au lion » :

L'avancée des troupes alliées se poursuit inexorablement en direction de l'Est. Partout l'ennemi recule. « *Nos canons n'ont pas cessé de taper toute la nuit et cet après-midi, ils sont aidés par l'aviation, ce qui fait prévoir du changement dans le secteur.* » Ecrit-il à sa mère le 17 novembre.

« *J'espère que nous allons visiter le « lyon² » ou papa a fini cette guerre en France.* » Toujours pour contourner la censure militaire, cette phrase devinette indique à l'approche de quelle ville se trouve la 1^{ère} compagnie du BIMP.

Les conditions de guerre se durcissent de plus en plus. La neige, le froid, la boue. La progression est plus difficile. L'ennemi protège son recul vers le Rhin en semant des mines derrière lui.

¹ « *Dis-le à Denis. Il n'y a pas que lui qui ne se lave pas ! A la guerre, évidemment on peut être tué mais, gros avantage, on ne se lave pas !!* ». Denis, son frère, à alors 14 ans.

² Ecrit avec cette orthographe.

« En avant, toujours en avant via l'Allemagne. Hier nous n'avons pas arrêté de marcher, les boches se rendant ou fuyant devant nous. Ce qui était à craindre, c'étaient les mines que les boches avaient posées. Un de mes camarades de Châlon y a trouvé la mort et il y a plusieurs blessés. Notre Sergent chef, un chic type, a été blessé par un obus de mortier allemand tombé non loin de nous.

A la tombée de la nuit nous sommes arrivés dans un village au son des cloches sonnante la libération. Les gens, quoique le village ait été abîmé par l'aviation et nos canons, étaient fous de joie. Nous avons fait hier 10 prisonniers. J'ai récupéré un ceinturon et une baïonnette boche. »

« Hier soir il est arrivé un malheur fâcheux pour la Division en perdant une huile, par accident. »

Cette dernière phrase fait allusion à la mort accidentelle, le 20 novembre, du Général Brosset, commandant la 1^{ère} DFL. Sa jeep a dérapé dans la boue, elle s'est renversée en contrebas dans le Rhin.

A ce moment-là le BIMP *« tient la corne Nord-Ouest du bois de Haut-du-Mont et se trouve bloqué dans Eloie³ par une contre-attaque.⁴ »*

Le Lion se rapproche.....

« Ma chère maman, vite un petit mot pour te dire que je suis toujours en excellente santé, mais nous avons eu bien chaud pendant une attaque que nous avons faite. Les balles sifflaient de toutes parts. 2 obus de mortier sont tombés à deux mètres d'un de mes camarades et moi. C'est sûrement grâce à vos prières que nous n'avons pas été touchés.

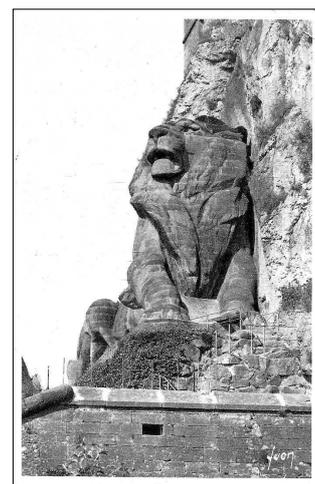
Nous sommes restés 2 jours et 2 nuits sur les mêmes positions avec la pluie sans arrêt. Il y a eu pas mal de victimes, mais le principal est que nous avons avancé⁵.

Notre chasse au lion se poursuit et maintenant il ne pèse plus que 4 km..... »

Enfin, le 25 novembre 1944, Jacques annonce à ses parents la libération de Belfort et de son célèbre lion !

Il envoie la carte postale ci-contre :

« Nous avons fini notre étape et accompli, je crois, le but que l'on avait à atteindre. Le moral est excellent. »



³ Commune du territoire de Belfort.

⁴ La 1^{ère} DFL ou l'épopée d'une reconquête. P154.

⁵ Cottenet et Rémond sont en bonne santé, Détang a toujours une bronchite.

2. Les traversées de la France. Du 4 décembre 44 au 1^{er} janvier 1945.

A la suite de la libération de Belfort, le BIMP est relevé. Les hommes sont épuisés à cause des conditions climatiques extrêmes dans lesquelles ils ont combattu. Quelques jours de repos sont octroyés (mais sans permission).

D'abord d'Est en Ouest :

Le 4 décembre 1944, le BIMP, ainsi que l'ensemble de la 1^{ère} DFL quitte le front de l'Est pour une destination inconnue des hommes de troupe.

Le 5 décembre, leur convoi fait étape à Is-sur-Tille, commune située à une vingtaine de km de Dijon. Là, les quatre de Quetigny obtiennent une permission pour la nuit qui leur permet de retrouver leurs proches. Seul, Jacques ne verra pas sa famille, celle-ci étant retournée à Paris maintenant libre.

« Je viens de passer la nuit du 5 au 6 à Quetigny. Je n'ai pu coucher au pavillon (la Roseraie) car il y avait un sergent dans mon lit. J'ai été invité à dîner chez les Rémond et j'ai couché avec Roger (depuis 2 mois je n'avais pas couché dans un lit). »

Par des températures glaciales, la Division traverse la France. Etapes à Limoges et Poitiers puis Angoulême et Périgueux.

Lettre du 13 décembre à sa mère : *« Partout accueil triomphal, toute la ville de Poitiers était en émoi. Celle-ci nous a payé à déjeuner et dîner, cinéma et bal. Les enfants nous arrêtent dans la rue pour nous demander du chewing-gum et des bonbons. »*

« Je sors avec Cottenet et Rémond. Nous avons travaillé tous les trois cet après-midi à garantir des courants d'air le camion de ravitaillement que conduit Rémond, puis après une bonne douche, nous voilà au restaurant et ce soir nous allons au ciné voir Mistral. Cette vie est un peu fatigante, tous les soirs nous rentrons vers minuit/ 1 heure, mais durera-t-elle longtemps ? »

Effectivement, la guerre et ses vicissitudes sont toujours présentes. Jacques observe et garde un esprit critique sur l'évolution de la situation dans le pays. *« Nous faisons je crois bonne propagande parmi ces villes qui n'ont pas encore vu de troupes régulières et qui semblent se débattre entre FFI et FTP⁶. Il faut leur faire sentir qu'un ordre supérieur doit régner sur le pays. »*

Quelques jours plus tard, dans un courrier à ses parents Jacques craint de n'avoir été oublié pour l'EOR et se plaint : *« Ce qui est vexant c'est que ce sont tous les petits péteux de FFI qui y vont pendant que nous nous faisons casser la g... »*

La destination de ce voyage est Civrac, un village distant d'une quarantaine de kilomètres au Nord de Bordeaux entre l'océan Atlantique et l'estuaire de la Gironde. Ils y arrivent le 15 décembre.

⁶ Francs Tireurs et Partisans, organisation armée de résistance, dominée par le parti communiste

Ce que Jacques ne dit pas dans ses courriers c'est la raison pour laquelle toute la 1^{ère} DFL est regroupée dans le Médoc, bien loin de l'avancée vers l'Allemagne :

Il reste des poches de résistance allemande sur les côtes de l'Atlantique. Le Général de Gaulle a ordonné au commandement de la 1^{ère} DFL de monter une action de force contre ces troupes ennemies qui ne veulent pas abdiquer bien qu'elles soient maintenant totalement isolées.

Ainsi, la vie de soldat reprend-elle rapidement ses droits. « *Nous n'avons pas beaucoup de temps pour nous, toute la journée nous sommes à l'exercice.* »

Cependant, Noël approche.

L'entraînement se poursuit mais aucune date n'est encore prévue pour l'assaut.

Alors, le 22 décembre, le Capitaine de la Compagnie donne son accord à une quinzaine de soldats, dont les quatre de Quetigny, pour l'organisation d'une veillée de Noël et d'une messe de minuit avec le curé et les habitants du village. « *Nous avons (...) avec l'aide du curé, homme très gentil, organisé une petite fête pour les gens du village avec arbre de Noël. Nous sommes une bonne équipe d'anciens scouts, Jacistes⁷, étudiants, séminaristes. Après la messe il y a un réveillon pour toute la Compagnie, offert par les gens du village.*

Nous essayons d'accrocher les types pour venir à nos réunions et après Noël nous tâcherons de continuer. »

Puis d'Ouest en Est :

L'assaut contre les poches de résistance allemande de ce qui reste du mur de l'Atlantique ne sera pas le fait de la 1^{ère} DFL.

En Alsace, l'avancé des forces de libération se heurte à une défense acharnée des troupes allemandes. Ces dernières parviennent à empêcher les alliés de traverser le Rhin. Un renversement de situation est même à craindre.

Ayant besoin du maximum de troupes disponibles, le Général de Gaulle fait revenir de toute urgence la 1^{ère} DFL en Alsace afin de défendre Strasbourg menacée, alors qu'elle avait été libérée quelques temps auparavant.

Le 26 décembre l'ensemble de la 1^{ère} DFL quitte Civrac et opère un retour précipité en Alsace. Il n'est alors plus question de défiler et de faire la fête dans les villes traversées.

Après un passage en Lorraine le 31 décembre, la 1^{ère} compagnie du BIMP est positionnée le 2 janvier 1945 à Rossfeld⁸. Il fait -15°.

« *Nous avons entendu le discours du Général de Gaulle : « Et maintenant chacun sait ce qui lui reste à faire..... »*

.....à monter en ligne demain matin (nous nous sommes dit). »

⁷ Voir document : Les Cèdres, Quetigny.

⁸ Village à une trentaine de km au Sud de Strasbourg, proche du Rhin.

3. La contre-attaque allemande : La bataille de Rossfeld.

Afin de bien se rendre compte de ce qu'à vécu personnellement Jacques entre le 9 et le 12 janvier 1945, il est nécessaire de décrire succinctement la situation militaire à ce moment là.

La description trouvée sur le site www.francaislibres.net est assez claire sur la position (très) délicate dans laquelle se trouve le BIMP :

Dans la nuit du 6 au 7 janvier, éclate une très violente canonnade ; c'est une attaque allemande de grande envergure qui se déclenche et dont le but est de reprendre Strasbourg. L'ennemi a massé des troupes et des engins blindés dans la poche de Colmar. Il porte son effort vers le nord entre le Rhin et l'Ill. La situation est critique dès le début de l'action. Les pointes avancées sont submergées et se replient sur la garnison d'Obenheim.

Un autre point fort est constitué par les deux villages voisins de Herbsheim et de Rossfeld.

Les observatoires isolés signalent par radio dans la matinée du 7, la manoeuvre de chars allemands de 60 tonnes appelés "Königstiger" (Tigres Royaux) armés de canons de 88, dernière création et orgueil du corps blindé allemand.

Pendant quatre jours, la lutte est ardente et sans répit pour les troupes encerclées et pour les groupes d'artillerie qui, par leurs tirs massifs, infligent de grosses pertes aux assaillants d'Obenheim et sauvent les garnisons de Rossfeld et d'Herbsheim. Cette défense héroïque a brisé l'élan de l'ennemi qui s'arrête devant Kraft et Benfeld⁹, après avoir subi des pertes très lourdes.

Le 9 janvier, au plus fort de la contre-attaque allemande, Jacques correspond avec sa sœur Françoise.

Bien que cette lettre ait un style rassurant, il ne faut pas se tromper sur la description qu'il fait de la situation.

« Ma chère sœur,

Hier au moment où je commençais cette lettre les Allemands ont commencé sur le village que nous occupons un tir concentré. Heureusement que les obus éclatent sur les tuiles et n'entrent pas dans les maisons. Il ne fait pas bon se promener dehors.

Ces messieurs nous ont attaqués, mais ils ont oublié que c'étaient des Français qui étaient de l'autre côté.

« Qui sème le vent récolte la tempête ». Cette nuit nous avons enfin tiré au mortier. C'est moi qui suis chargeur tireur et je te prie de croire que cela usinait.

Hier matin l'aviation est venue nous aider. Cela te remontait le moral de les entendre piquer et mitrailler les boches.

Nous sommes cependant assez fatigués : 3 nuits où nous ne dormons pas ou presque.

Nous n'avons pas eu le temps de sentir s'il fait froid, cependant il a neigé ces deux nuits dernières. Je t'écris sous les obus, mais nous ne craignons pas beaucoup cependant. »

La prochaine lettre de Jacques à ses parents sera datée du 12 janvier, nous y reviendrons plus loin.

⁹ Village voisin de Rossfeld.

La violence de la contre-attaque sur Rossfeld a beaucoup marqué Jacques, d'autant que la malchance s'en est mêlée.

Un peu plus tard, il décrit à ses parents cette tragique mésaventure dans un récit de plusieurs pages dont voici de larges extraits :

« Du mercredi 3 janvier au samedi 6, nous faisons nos emplacements de mortiers. Ceux-ci se trouvent à 30 mètres d'une petite rivière, le Lemb¹⁰, qui coule en bas du jardin. Une mitrailleuse légère de chez nous est en position au bord de la rivière. C'est dans son emplacement que nous monterons la garde. Durant cinq jours, nous luttons avec des pics contre la terre gelée.

(...)Dimanche matin, nous entendons, au loin, en direction de Witerheim, des rugissements. Les boches attaquent le poste avancé. Alerte ! Tout le monde dans les trous. Mon artificier, qui est dans le même trou que moi, commence à voir tout tourner. Ses oreilles bourdonnent. Est-ce la peur ou un malaise ?

(...)L'après midi, tandis que nous étions dehors en train de discuter, tout à coup, nous entendons et ressentons un formidable déplacement d'air. Un obus vient de rebondir sur le clocher. Le plâtre et les pierres commencent à tomber. C'est un char allemand juste devant nous qui est en train d'attaquer à coup de canon le clocher, le seul observatoire du village. Les pierres tombent à grand fracas. Bientôt le voilà percé de part en part. Nos canons antichars tirent. Le boche s'arrête. Toute la façade de l'église est très abîmée. Seul, un grand Christ et une statue du porche restent intacts, quoi qu'il y ait des éclats tout autour. C'est vraiment frappant. Du reste, tous, nous en sommes très impressionnés, même les incroyants.

(...) Le bombardement allemand recommence....puis tout s'arrête. L'agent de liaison vient nous demander un tir de 30 obus. Je commence par tirer les obus déjà prêts, quelle veine ! Ils vont prendre quelque chose les boches ! Vite encore plus vite ! Nous entendons maintenant l'éclatement de nos premiers obus. Les boches paraît-il, ont riposté en nous envoyant quelques 88. Mais je ne l'ai même pas remarqué.

(...) Nous sommes mardi 9. Déjà, les premiers ronflements d'avions alliés se font entendre. Enfin, les voilà ! Ils tournent, en face, au dessus, puis s'en vont. Les revoilà ! Fonçant, piquant et nous voyons avec joie des bombes se détacher et tomber à un kilomètre de nous. (...)Mais, sitôt les avions partis, le bombardement recommence, plus intense. La sentinelle, un garçon de 17 ans, hurle, regardant d'un air hagard les emplacements de mortiers que les obus viennent d'ébranler. « Venez vite, crie-t-il, ils veulent tout démolir » et le voilà qui se roule par terre en hurlant. On l'emporte à l'infirmerie. (...)Voici 5 coups dans le lointain, 5 départs de pièces boches. Dix secondes et les obus tombent autour de moi en rasant la couverture de l'abri. Les éclats volent en faisant un bruit semblable au bourdonnement d'abeilles, puis tombent tout autour.

Le bombardement cesse. Tout est fini. On vient nous apprendre que nous sommes encerclés.

(...)Vers minuit, on nous demande encore un tir de 30 obus.

(...)Le lendemain matin, les Allemands tirent toujours ; nous sommes encore encerclés. Mais, quels sont ces petits bruits répétés ? Est-ce une nouvelle arme allemande ? Mais non, ces messieurs nous lancent des tracts nous demandant de nous rendre. Ne sont-ils pas fous ? Ou à quoi pensent-ils ?

¹⁰ En fait : La Zembs.

(...)Le soir, tandis que je prends la garde, mon chef de pièce vient m'annoncer que nous sommes relevés. Pas possible. Nous voilà délivrés. Enfin tout s'est bien terminé ! (...)

Voici les légionnaires qui viennent nous relever. On attend l'heure du départ, tandis que, dehors les boches bombardent à outrance.

Enfin, je reçois l'ordre d'aller déterrer mon mortier. Impossible de déterrer la plaque de base ! Cet après-midi, tandis que la terre avait dégelé, elle s'était enfoncée grâce au recul du canon, et maintenant la terre est gelée à nouveau et fixe la plaque solidement.

Mais voici tout le monde qui part. je demande de l'aide. Certains me répondent et nos voix sont couvertes par le bruit des éclatements d'obus.

Tous s'en vont. Je reste seul.....

Je fais un retour sur moi-même. Dois-je abandonner ma pièce et les suivre ? Ou rester avec elle ? Mon devoir est net. Je resterai.

Je n'ai trouvé qu'une hache, j'essaie de dégager la plaque en hachant tout autour la terre gelée. Mais les pièces allemandes tirent de près. Enfin, voici cette fameuse plaque entourée d'un gros bloc de terre. J'attends une accalmie pour sortir. J'avais déjà commencé à enjambrer le trou, quand j'entends un tir de tank. A peine, ai-je le temps d'esquiver un mouvement de recul, que l'obus tombe à un mètre devant moi. J'ai mon pouce de la main gauche, qui a reçu toute une décharge de poudre, paralysé.

Je retourne dans la pièce que mes camarades ont définitivement quittée et qui est bondée de légionnaires.

Demain, j'essaierai de rejoindre la compagnie. Le bombardement boche augmente encore d'intensité.

Vers minuit, je sors dans la cour.

Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais rentré qu'au loin, on entend successivement deux beuglements : deux départs de Katchouka¹¹ ; encore 14 secondes et voici la foudre qui s'abat dans la cour : 12 explosions se succèdent à la vitesse de l'éclair.

(...)Maintenant, le bombardement, avec le jour, s'est calmé. Je vais au PC de la légion me présenter et expliquer mon cas. Les officiers ont l'air grave.

Mais, quand pourrais-je donc enfin revenir ? J'ai une minute de découragement. Je pense à mes camarades qui sont déjà loin, au repos. Est-ce que je pourrai les rejoindre un jour ?

On m'apprend que je ne suis pas le seul B.I.M.P ici. La section jeep est restée, ayant une de ses voitures en panne. Cette section comprend dix hommes ; quatre d'entre eux se sont engagés en même temps que moi à Châlon. Leur vue me remonte le moral.

¹¹ Katchouka : espèce de mortier à 6 tubes avec déclencheur électrique. Arme inventée par les russes et copiée par les allemands.

La nuit est enfin venue ; nous allons prendre la garde à tour de rôle, une demi-heure chacun. Il va falloir faire tourner le moteur des jeeps pour qu'ils ne gèlent pas.

A 5h du matin, un agent de transmission de la légion vient nous dire de nous préparer, car les fusilliers marins n'ont pas pu percer les lignes allemandes. Nous allons donc essayer de franchir ces lignes. Seul moyen maintenant pour ne pas être anéantis par les Allemands. Il va falloir détruire les jeeps à coups de hache. Je demande au lieutenant ce que je vais faire de mon mortier. Hélas ! Il faut aussi le détruire. Aurai-je le courage de le faire ? Tristement, je le démonte, je saisis une hache et je tape à coups redoublés sur les pas de vis et les disjoncteurs. Je lance la plaque de base dans les décombres.

On me prête un fusil. Je remplis de balles ma cartouchière et nous brûlons tous nos papiers compromettants.

Comment allons-nous traverser ?

On se met en file indienne. L'ordre est donné de se serrer le plus possible et surtout de ne pas se baisser si des obus tombent près, car il ne faut pas interrompre la chaîne. Nous sortons en une longue file.

Nous venons de quitter Rossfeld et ses habitants qui, demain, se réveilleront et qui, ô ! Horreur ! À la place des soldats français, verront à nouveau les Allemands pillant et fouillant partout.

Stop ! Des coups de feu à la tête de la colonne, viennent interrompre le silence. Brève fusillade et nous continuons.

Maintenant nous voici à la lisière du bois. Devant nous, une grande plaine couverte de neige bordée, de chaque côté, par des bois. Nous sommes tous groupés. A 40 m environ de nous, un officier boche interpelle à voix forte son collègue, qui se trouve dans l'autre bois, au-delà de la plaine.

Notre sergent, un lorrain, nous traduit ce qu'il dit : Le premier ayant entendu des coups de feu, s'est imaginé que c'était de l'autre bois qu'on lui tirait dessus et disait à l'autre d'arrêter cette fusillade. A quoi celui-ci répondit que personne de chez lui n'avait tiré.

Conclusion : Il doit y avoir quelques tireurs isolés, des Français qui se sont perdus.

Aussi, l'Allemand d'une voix dégagée et plutôt protectrice invite ceux-ci à se rendre.

Les f..... et les mitrailleuses de chez nous se mettent en batterie en faisant un demi-cercle imposant. Et la fusillade commence. Les balles traçantes éclairent le bois, le bruit est infernal. Une mitrailleuse lourde allemande nous répond ainsi que d'autres armes automatiques. Les balles sifflent de toutes parts.

Puis tout s'arrête.

Une fusée éclairante est lancée par les boches. Le sergent hurle, il nous dit de ne pas bouger pour ne pas nous faire repérer. La fusée descend lentement et s'abat non loin de moi.

De chaque côté, les allemands se rapprochent Il faut agir rapidement, sinon, nous allons tous être tués ou prisonniers.

(...) Notre sergent n'hésite pas. Il n'y a qu'un seul moyen : impressionner et même effrayer les boches par le tir précis de nos armes puis foncer en criant tous ensemble.

Un obus de mortier tombe près de nous. Quand je me relève, je vois mon camarade se rouler dans la neige. Qu'a-t-il ? Il a reçu un éclat dans le ventre. « Viens vite, il faut absolument que tu viennes avec nous. Nous allons tous foncer », m'écriai-je, en le secouant nerveusement, et, au même moment, tous les types se lèvent en criant : « Le B.I.M.P, en avant ! »

Combien d'entre nous passeront le barrage ?

Nous courons.

Le jour est déjà levé. On ne peut être plus visible. Nous avons laissé de côté toutes les théories militaires de camouflage dans un effort désespéré pour se dégager, voici la première haie. L'espoir commence à renaître. Mais la plaine n'est pas finie d'être franchie.

Nous reprenons notre haleine et recommençons notre course. Les boches se sont ressaisis. Les balles recommencent à siffler. Mes pieds enfoncent dans la neige épaisse et nous sommes à bout de souffle. La caissette de munitions est lourde.

Je rassemble mes forces pour atteindre la prochaine haie qui nous préservera des balles. C'est un fossé gelé. J'y arrive exténué.

Et nous recommençons à courir. Les balles invisibles sifflent maintenant tout autour de nous.

Tout essoufflé, nous arrivons à un petit pont détruit. Un par un, nous le traversons, non sans difficultés.

Et la course reprend.

Benfeld et son clocher se distinguent dans la brume du matin. Là-bas, ce sont les lignes françaises, et c'est encore si loin ! La fusillade de la part des boches a repris encore plus dense. Nous sommes harassés.

(...) Voici enfin, les barbelés des premières lignes. Des parachutistes nous attendent encore. Un monticule à traverser, balayé par le feu d'une mitrailleuse.

Nous passons au travers des barbelés et nous abritons derrière la première maison.

Sauvés.

Ouf ! Nous traversons l'Ill¹² sur un pont de péniches.....»

¹² Rivière qui traverse Benfeld

Jacques a vécu là l'épisode le plus rude de sa guerre depuis son départ dans la résistance en août 1944.

Épuisé, exténué par cette fuite en terrain découvert sous la mitraille ennemie, il arrive à Benfeld avec ses compagnons d'infortune, conscient d'avoir échappé de peu à la mort. « *Ce n'est que grâce à Dieu que j'en suis sorti sain et sauf*¹³ ».

Soldat Balleguier
134^{me} Régiment
SI 82012
B.P.H.5

12 janvier 44

Mes chers parents

Je suis en bonne santé mais très fatigué, je vous écris plus longuement plus tard. Nous sommes à l'arrière

Jacques

P.S Merci beaucoup pour colis

Le soir du 12 janvier il écrit à ses parents la lettre ci-contre qui démontre dans quel état il se trouve à ce moment là.

En effet, cette lettre est très courte alors qu'habituellement il écrit des courriers de plusieurs pages assez détaillées sur ses activités de soldat. Il s'adresse à ses deux parents, c'est la seule et unique fois de toute sa correspondance durant sa participation à la guerre. Son écriture est excessivement tourmentée, nerveuse. Sans dévoiler la raison pour laquelle il pourrait être diminué, il précise immédiatement qu'il est en bonne santé et il tente de (se) rassurer en informant qu'ils sont maintenant à l'arrière, en sécurité. Enfin, n'ayant peut-être pas encore recouvré tous ses esprits, il se trompe d'année dans la date de son courrier : 12 janvier 44 au lieu du 12 janvier 45.

¹³ Courrier du 15.02 à son père.



Quelques jours plus tard, le 1^{er} février Jacques sera nommé 1^{ère} classe¹⁴, et le 26 février il est « cité à l'ordre de la brigade » puis décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze.

La contre-attaque ennemie anéantie, la progression des armées de libération reprend. *« Naturellement nous ne sommes pas au repos. Nous allons toujours en avant, mais pour l'instant, un temps d'arrêt, le grand fleuve nous sépare de la Bochie dont nous ne sommes plus qu'à un kilomètre.*

Les boches ont fichu le camp de France pour toujours.

Nous sommes prêts à foncer en Allemagne¹⁵. »

En attendant, avec 11 autres de sa compagnie, Jacques entre à l'école des cadres¹⁶ de la 1^{ère} armée pour une durée de cinq semaines.....qui se rétrécira à 11 jours !

En effet, le 5 mars au matin, les soldats de la 1^{ère} DFL présents à l'école des cadres doivent rejoindre précipitamment leur unité sur le front. Un nouvel objectif va être désigné à la Division. *« Je ne sais où l'on va maintenant, mais je crois que l'on va retourner vers l'Ouest pour débarrasser les côtes¹⁷ ».*

Erreur : le 13 mars, il informe sa mère qu'il est près de Nice, à Juan-les-pins !

4. « Opération Canard ».

« Nous voilà installés à Juan-les-pins, près de Nice, dans un hôtel qui est à cent mètres de la mer. Actuellement je suis dans une chambre que nous occupons à 4 et qui donne vue sur le large. (...) Nous avons quitté l'Alsace avec ses habitants si accueillants et ses ruines si nombreuses.

(...) Nous avons tout vu : En novembre nous couchions sous la tente au milieu de la neige et maintenant nous voici sur la Côte d'azur, dans un hôtel ! »

Le 19 mars : *« Toujours rien de nouveau, si ce n'est que nous sommes toujours à nous rôtir sur la Côte d'azur. Il fait un temps splendide et j'ai déjà pris un bain dans la belle bleue. »*

¹⁴ « Me voilà 1^{ère} classe ! Plus de corvées maintenant. Il faudra arroser cela »

¹⁵ Courrier du 5.02.45 à sa mère

¹⁶ En Alsace.

¹⁷ Courrier du 5.03.45. Il indique aussi que R.Rémond s'est brûlé à la figure en nettoyant son camion avec de l'essence.

Evidemment l'oisiveté n'est que temporaire. Bientôt, la guerre redeviendra l'actualité du soldat.

La permission, un moment espéré, n'est plus à l'ordre du jour. Le 28 mars, le BIMP est envoyé à Levens, village des Alpes-maritimes, au Nord de Nice.
« Nous voilà transformés en Alpiniste. Nous nous exerçons à la guerre de montagne avec le mortier sur le dos. (...) Je suis très fatigué car nous avons fait aujourd'hui 12 km en montagne. »

D'ailleurs, le 1^{er} avril, Jacques annonce à son frère Denis qu'il va bientôt retourner au contact de l'ennemi. *« Cette semaine nous remontons probablement en ligne, les permissions sont supprimées et nous allons attaquer les pitons italiens. »*

L'attaque qui se prépare vise à dégager l'accès à Turin et du Nord de l'Italie. Le Général de Gaulle souhaite « forcer la main » aux alliés. Il veut récupérer les communes de Tende et la Brigue, sur le territoire Italien.

Celles-ci redeviendront Françaises en 1947 avec la signature du traité de Paris.

Ce sera le seul gain territorial de la France de la seconde guerre mondiale.

C'est « l'opération Canard ¹⁸ » :

« Le 22 mars, le Général Garbay reçoit l'ordre d'examiner les possibilités d'attaque du massif de l'Authion. La reprise de ce massif permettrait l'exploitation vers le col de Tende, puis vers Turin.

L'Authion est un ensemble dont certains sommets dépassent 2000 mètres. Il est couronné par plusieurs ouvrages de fortifications plus ou moins modernes dont les principaux sont Millefourches, la Forca et le Plan-Caval.

Les Allemands en ont fait la clef de leur système défensif. Leur 34^{ème} DI s'y est solidement organisée, se couvrant par des travaux de campagne, par d'innombrables mines et pièges et par un système de destruction facile à réaliser.

(...) Le 10 avril à 9h30, le BIMP se lance à l'attaque. Partant de la cime de Tueïs, une compagnie donne l'assaut à l'éperon qui précède la Forca et dont la possession conditionne toute avance. L'opération sera très coûteuse. Des casemates se dévoilent à contre pente, des mitrailleuses prennent nos hommes en écharpe. (...) L'éperon de la Forca a coûté 66 tués et blessés (dont 53 en une seule compagnie).¹⁹ »

Le 6 avril, Jacques écrit un courrier à son père dans lequel on devine une certaine inquiétude, quatre jours avant l'assaut. *« Il y a encore des coups durs à faire avant la fin de la guerre. Beaucoup pensent que ce n'est plus qu'une question d'heure²⁰ mais nous, nous pensons tout autrement car nous savons ce qui nous attend. En effet le combat en montagne est difficile surtout quand il faut attaquer des forts bien défendus.*

Il faut souhaiter que tout se passera bien. »

Inquiétude fondée, tout ne se passa pas bien.

¹⁸ Pourquoi Canard ? Je n'en sais rien, je n'ai pas trouvé la réponse.

¹⁹ La 1^{ère} DFL, Epopée d'une reconquête. Pages 194, 195,196.

²⁰ Rappel : l'armistice sera signé moins d'un mois après, le 8 mai 1945.

Le 11 avril, au deuxième jour de l'attaque du fort de la Forca, Jacques est blessé au thorax et au bras droit.

« C'est dix minutes avant la reddition du fort qu'il m'est arrivé cet accident. Un de mes camarades a fait tomber sa carabine qui a percuté sur le rocher contre lequel j'étais appuyé.

(...) Je vous embrasse bien fort et remerciez bien Dieu de m'avoir protégé car je ne sais comment je m'en suis si bien tiré.²¹ »



Le lendemain, il laisse exploser sa colère : *« Hier soir, comme j'étais blessé léger j'étais assis dans l'ambulance. Un boche gisait à mes pieds. Un de ceux qui nous a tant fait de mal. Il a fallu que je me retienne pour ne pas mettre mon pied sur sa figure. Vous ne pouvez comprendre ma colère. Ma compagnie à l'attaque du fort où ces salauds étaient retranchés, a été décimée. Les 2/3 sont tués ou blessés. Beaucoup de ceux que j'aimais et estimais le plus sont morts. Priez pour eux dans vos prières car ils sont tous morts en braves²².*

(...) Et quand on pense que pendant que nous nous faisons tous massacrés il y a des zazous qui dansent jours et nuits à l'arrière ! Evidemment nous ne sommes pas pour les défilés comme ces anciens FFI. Nous sommes faits pour nous faire casser la gueule. »

Evacué à l'hôtel Mont-Boron à Nice, transformé en hôpital, comme tous les autres blessés de la 1^{ère} DFL, Jacques prend le temps de décrire à son père l'ambiance générale :

« Nous sommes très bien soignés. J'ai retrouvé ici beaucoup de mes camarades. (..) (L'un) a perdu un œil et avait peur de ne plus voir clair. Il m'a demandé d'écrire sous sa dictée à sa mère.

Bougenval qui était derrière moi lors de l'attaque a reçu une balle explosive dans le bras. Il en a pour un mois, il ne souffre pas.

Quant à moi, on ne m'a même pas opéré, ne me trouvant pas assez intéressant. Je dois avoir des éclats encore mais ils sont si petits que cela ne fait rien.

Enfin le moral est bon. Le fort a été pris et il paraît que notre division avance sans maintenant trop de perte.

Des civils, hier toute la journée, sont venus nous voir. Ce matin le Préfet des Alpes-Maritimes est annoncé. »

Jacques ne retournera pas sur le front. Le médecin ne le fait sortir que le 28 avril.

Le 8 mai 1945, l'Allemagne capitule, sans condition.

²¹ Roger Détang et Roger Cottenet sont, eux aussi, blessés légers.

²² Au total l'opération Canard aura coûté la vie à 274 soldats français et en aura blessés 644 autres. En trois jours. La bataille de trop ?

Epilogue :

Jacques est démobilisé le 22 août 1945.

Il reprend immédiatement ses études d'architecture qu'il avait mis entre parenthèses durant ces huit mois de guerre.

Mais, marqué par cette douloureuse épreuve, il cherche ou attend une occasion d'œuvrer à la réconciliation des peuples.

L'occasion attendue s'est peut-être trouvée, à peine quatre ans plus tard, en 1949.

Cette année-là, le groupe de scouts parisien qu'il encadre avec d'autres, décide de construire dans les Alpes, au cœur de la chaîne des Aravis, au pied de la Pointe percée, dans les alpages à 2000 mètres d'altitude, une chapelle dédiée à la Paix :

« Notre Dame de la Paix du monde ».



La chapelle de Doran.

Jean-Marie Balleyguier.
Neuilly-lès-Dijon mars 2009.

ILLUSTRATIONS



Portrait de l'un des 6 de Quetigny,
réalisé dans le maquis.

FORCES FRANCAISES LIBRES
1ère DIVISION FRANCAISES LIBRES

- = CITATION = -
 =====

4ème BRIGADE

Par ordre général N° 17 en date du 26 Février 1945, le colonel Raynal commandant la 4ème Brigade Française Libre cite à l'ordre de la Brigade :

..... BALLENGUIER Jacques, Soldat

" Excellent tireur au mortier de 60, a exécuté des tirs efficaces dans des conditions difficiles. Séparé de la section le 10 Janvier à Rossfeld pour s'être acharné seul et sous un bombardement à récupérer la plaque de base de son mortier enfouis dans la terre gelée, a réussi à rejoindre sa section en participant le lendemain à une sortie de vive force de la garnison encerclée. A détruit sa pièce, ne pouvant la transporter."

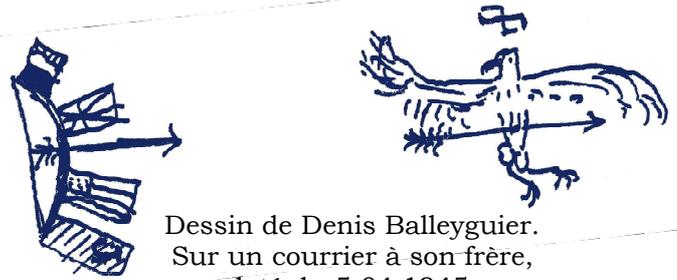
.....
 Ces citations comportent l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile de BRONZE.

EXTRAIT CERTIFIÉ CONFORME. S.I. 82012, le 28 Février 1945

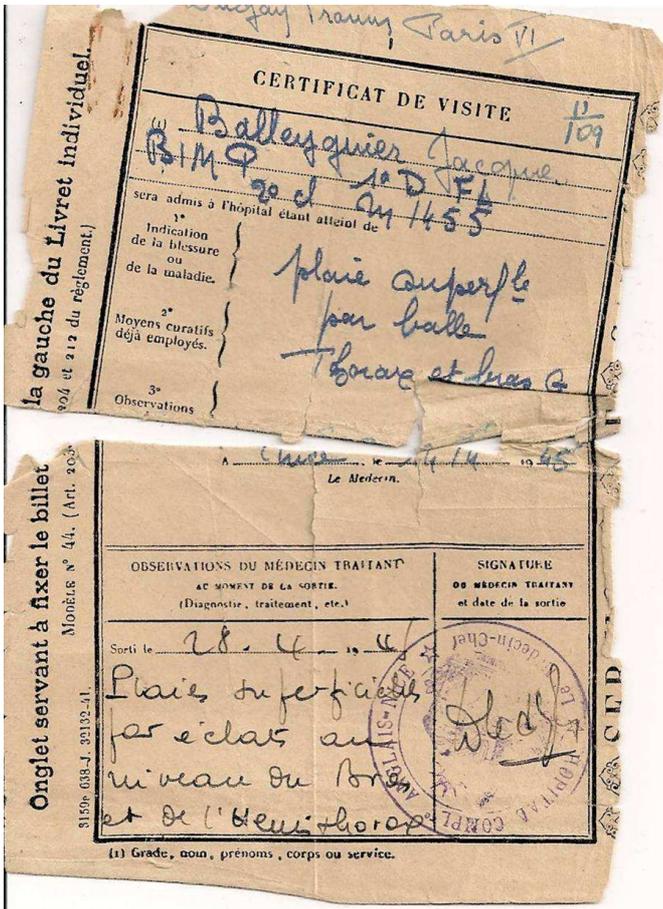
Le Capitaine PICARD
 Commandant la 1ère Cie du B.I.M.P.



**Agenda de Jacques.
 Ouvert sur les jours de
 l'attaque de Rossfeld.**



Dessin de Denis Balleyguier.
 Sur un courrier à son frère,
 daté du 5.04.1945.



Site internet Géoportail.

Soldats de la 1^{ère} I.D.M.!

Tract lâché d'avions
par les Allemands
aux soldats Français
à Rossfeld.

Des forces considérables d'infanterie et de chars se trouvent maintenant derrière vous. Elles ont progressé à l'ouest du Canal du Rhône au Rhin en direction de Strasbourg. Elles vous ont encerclé au sud de cette ville par un verrou entre le canal et le Rhin.

Vous êtes coupés de vos arrières avec lesquelles vous n'avez plus aucune communication.

La route vers Strasbourg et les Vosges est barrée.

Il ne vous reste plus qu'à mourir sous le feu de l'artillerie et des armes de l'infanterie allemandes ou à vous rendre pour conserver votre vie pour votre famille.

Une dernière chance vous est laissée :

Déposer vos armes, quitter votre casque et votre ceinturon et vous approcher de nos lignes, en agitant ce tract.

Seul une captivité, qui n'est pas déshonorante, peut à présent vous sauver !

SRW/521/45

AUX HABITANTS DES ZONES DE COMBAT

AVIS DU COMMANDEMENT SUPREME ALLIE

5. Evitez les routes. Elles sont dangereuses. Marchez à travers les champs, les bois, les forêts.
De celles filles peuvent être prises par les pilotes alliés pour un convoi militaire allemand.

6. Un échafaudage, restez-y. Ne sortez pas, vos mouvements risquent d'être remarqués par les avions alliés.

Attendez avant de fêter les premiers soldats alliés ; il peut s'agir seulement de patrouilles avancées ; des Allemands peuvent être encore dans le voisinage. Ne sortez pas de votre abri jusqu'à ce que les Alliés arrivent en force et que le feu ait cessé. Obéissez aux instructions des officiers alliés. Cela aidera à sauver des vies françaises.

PASSEZ CE TRACT DE MAIN EN MAIN

QUAND LA BATAILLE S'APPROCHE

Si vous êtes alerté ou si vous entendez le bombardement qui s'approche, quittez votre maison, en emportant uniquement de la nourriture, de l'eau et les vêtements nécessaires.

1. Attachez des étiquettes à vos enfants, sur lesquelles seront inscrits leurs noms, votre nom et votre adresse.

2. Ne fermez pas votre bétail et vos chiens. Laissez-les partir dans la campagne.

3. Allez aussi vite que possible dans votre tranchée ou votre abri, ou en quelque autre abri, dans la campagne.

4. Si vous n'avez pas d'abri, réfugiez-vous dans les fossés, les canaux, etc. ... MAIS N'ALLEZ EN AUCUN CAS DANS DES FERMES OU DES ARRIS ALLEMANDES. Les uns et les autres peuvent être des objectifs de bombardement.

NOTRE ENVOYÉ SPECIAL SUR LE FRONT DES ALPES

Comment la DIVISION FRANÇAISE LIBRE s'empara des forts de Cabanes-Vieilles Mille-Fourches, La Forca et Plan-Caval après trois jours de violents combats

par Georges MARS

La Division Française Libre dont l'insigne est une Croix de Lorraine rouge sur un fond bleu, est sur le front des Alpes. Ses soldats qui ont connu les sables du désert de Lybie, les pentes rocailleuses des Apennins, les neiges d'Alsace, se battent aujourd'hui sur les croupes peulées de nos Alpes-Maritimes. De piton en piton, de crête en crête, marseillais, légionnaires, coloniaux, bondissent comme des chamoix.

« Les Boches ont reconnu les « caillots bleus » disent les jeunes de la Division, car dès le premier jour où nous sommes montés en ligne les canons ont salué notre arrivée par une grêle de mitraille, le front s'est animé. »

La guerre, ici, n'est pas spectaculaire. Pas d'avance sensationnelle, mais chaque jour la progression continue. Une crête est prise, combien a-t-elle coûté de vies humaines ? Un bois est nettoyé, combien de soldats sont tombés sous ses sapins et ses mélèzes où le Boche se cache, dépose ses mines et ses pièges.

« Cette région aride, nous dit un capitaine de la coloniale, nécessite de la part de nos hommes, un effort physique intense. Nous avons déjà connu les combats de montagne en Italie, mais ici c'est plus dur. L'ennemi s'accroche au terrain, s'infiltre sur nos arrières et c'est une lutte de tous les instants. »

Nous avons visité hier le secteur

de l'Authion. Cabanes-Vieilles, les forts des Mille-Fourches, des Trois-Châteaux, de Plan-Caval, de Loriglières, voilà des noms connus des anciens des bataillons de forteresse. Aujourd'hui ces points fortifiés qui commandent toute la région de Tignes, de Peira-Cava, sont entre les mains des soldats de la D.F.L. L'attaque fut déclenchée mardi dernier, au matin, par des unités d'infanterie appuyées par des chars et le premier objectif fut le fort de Cabanes-Vieilles. Le soir, à 18 h, l'attaque était prise. Le lendemain, c'était celui des Mille-Fourches qui était attaqué, en fin de matinée les sections d'assaut, par leurs lance-flammes et leur bazooka réduisaient au silence les mitrailleuses ennemies et faisaient prisonnière la garnison. Jeudi matin, le fort de La Forca, tombait, le soir celui de Plan-Caval et hier c'était celui de Loriglières. La crête de l'Authion était aux mains des Français. C'est avec cette sécheresse, cette précision que nous fut relatée l'importante attaque que venait de lancer la division. Lorsque nous sommes arrivés à Plan-Caval, le combat avait cessé. Les chars regagnaient leur cantonnement, tandis que les soldats exploraient le fort.

Tout autour de nous attestait que la lutte avait été dure. Des casernes, il ne restait que quelques pans de murs. La grande coupole du fort avait été mise à nu et près d'elle un immense entonnoir creusé par une bombe d'avion. La terre avait été labourée par les obus et à l'entrée d'une casemate on voyait le cadavre d'un boche et celui d'un mulet.

(Suite en deuxième page).

Samedi 14 Avril 1945

Notre envoyé spécial sur le front des Alpes

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)
L'attaque du fort avait été menée par des unités d'infanterie coloniale, des sections « Z » et des chars de fusiliers-marins.

Après une préparation d'artillerie massive, les troupes s'étaient lancées à l'assaut, débouchant de derrière le flanc d'une crête. Les Allemands avaient essayé d'enrayer la progression par le feu de leurs armes automatiques et n'y parvenant pas avaient fait appel à leur artillerie. Le tir de barrage ennemi causa des vides dans les rangs de nos troupes, mais elles continuèrent à s'approcher de leur objectif. Les sections « Z » attaquèrent les tourelles à la grenade et au phosphore et au lance-flammes ; les Boches surpris, cessèrent le feu et s'enfuirent par un souterrain. Plus haut, un fortin continuait à tirer, il fut pris par un char léger et huit fusiliers-marins qui, audacieusement, s'élançèrent à l'attaque. Dix Allemands furent faits prisonniers. Sous la conduite d'un adjudant, un ancien « Free French » et à la leur d'une « Free French », nous entreprenons la visite du fort, de ce fort où les Allemands ne s'attendaient pas de sitôt à être délogés. Dans les couloirs humides et sombres, nous sentons encore les vapeurs du phosphore et nous heurtons dans notre marche à tâtons, des casques, des armes, des couvertures que l'ennemi a abandonné dans sa fuite. Des soldats ont découvert le magasin aux vivres, aujourd'hui les hommes mangeront du « singe » allemand et fumeront des cigares

et cigarettes italiennes. Ce sont là des prises de guerre très appréciées. Après être montés dans une tourelle nettoyée par les lance-flammes et d'où nous ressortions transformés en ramoneurs, après avoir parcouru des centaines de mètres de couloir, nous retrouvons avec joie le soleil. Mais déjà autour de nous, les hommes se préparent à repartir à l'attaque. Il y a là des anciens des Forces Françaises Libres et des « Bleus » qui veulent se montrer à la hauteur de leurs aînés. Il s'agit cette fois de prendre une crête située à une centaine de mètres à vol d'oiseau. L'une après l'autre, les sections descendent la pente raide et disparaissent dans la forêt. A travers les volées de brume, nous pouvons apercevoir les casernes ennemies où tout se dérouler. Pour le moment, le silence n'est troublé que par le ronronnement du « Cub », l'avion d'observation qui repère les positions ennemies. Puis, soudain les sifflements des obus de 105, qui passent sur nos têtes et vont s'écraser dans la forêt où ils défolient les arbres et mettent le feu aux mélèzes. L'écho de la montagne, répercute le fracas des mitrailleuses et des F.M. auquel se joint par moment le claquement sec des mortiers. Le soir commence à tomber et le combat continue, il se poursuivra cette nuit où les Allemands essayeront peut-être de reprendre la crête. Et demain, les journaux écriront : « Sur le front des Alpes, la progression continue... »

Georges MARS.

L'Espoir de Nice
samedi 14 avril 1945

Les conseils d'un père à son fils...

Mon cher fils.

Je serais très heureux que tu puisses te faire progressivement à l'atmosphère du front. Mais en même temps, je trouve qu'en effet il serait sage de profiter de l'hiver pour vous faire étudier plus à fond le métier du fantassin motorisé, qui doit être assez différent de celui que j'ai appris.

D'autre part, il est à souhaiter que l'on ne se contente pas de vous apprendre le maniement d'une seule arme, car le véritable soldat doit connaître le fusil, la mitrailleuse, le pistolet, la grenade, le mortier, l'art de creuser des tranchées et abris etc etc. et ce n'est pas en un mois et 1/2 que l'ont peu apprendre tout cela pour l'exécuter ensuite convenablement au milieu des péripéties de la bataille.

(...)

As-tu vraiment bien ce qu'il te faut comme vêtements et chaussures. As-tu des chaussures de repos te permettant de laisser sécher les premières ? Tes chaussettes sont-elles encore en état ?

Les pieds et le ventre du fantassin doivent être tout particulièrement soignés si l'on veut avoir des hommes dynamiques.

(...)

Si tu as du temps libre, je comprend que tu te distraie en jouant aux cartes ou à d'autres jeux dit de société, cependant n'oublie pas ton métier. Je voudrais donc que tu t'amuses à faire des croquis de ce que tu vois autour de toi. Ce sera pour toi d'excellents exercices et de bons souvenirs. Dis moi ce que tu désires que je t'envoie pour cela.

.FICHE DE DÉMOBILISATION.

Modèle N°
 N° de la fiche : 142
 N° de l'exemplaire : 3

Organe démobilisateur : *1^{er} Bataillon du 1^{er} Régiment Infanterie Coloniale*

Ne rien écrire dans cette colonne

1. NOM : en lettres majuscules d'imprimerie. **BALLEQVIER** Prénoms **Yacques**

2. Bureau de recrutement : **PARIS**

3. N° Matrioule : **1993**

4. Classe de recrutement : **1993**

5. Cl. de rattachement : **11** années de présence aux armées **1993**

6. Date et lieu de naissance : né le **10-5-19-3** à **PARIS 11^e**

7. Département : **Paris**

8. Nationalité (1) française de naissance, (2) étrangère (indiquer l'origine)

9. Adresse avant les hostilités (2-8-39)
 Commune **PARIS 11^e**
 Rue **Duguay Trouin** n° **8**
 Département **PARIS**
 Commune **PARIS 11^e**
 Rue **Duguay Trouin** n° **8**
 Département **PARIS**

10. Adr. ou se retire l'intéressé
 Rue **Duguay Trouin** n° **8**
 Département **PARIS**

11. Situation de famille (1) Célibataire, marié, veuf, divorcé

12. Nombre d'enfants vivants ou ayant vécu simultanément

13. Profession principale **Étudiant**

14. Arme **Inf. Régimentale** Subdivision d'arme **1^{er} DFL**

15. Dernier corps et unité d'affectation **1^{er} Bataillon 1^{er} RIC**

16. Grade **1^{er} Clam**

17. Spécialité militaire

18. Service armé ou service auxiliaire **51 DG**

19. Organe mobilisateur au moment du dernier appel sous les drapeaux **1^{er} DFL**

20. Date du dernier appel ou rappel sous les drapeaux **18-9-44**

21. Conditions d'appel ou de rappel sous les drapeaux
 appelé **répétitivement**
 Engagé **Régiment (sans du contrat)**
 Engagé pour la durée de la guerre
 Proposé des **1^{er} DFL**
 A été affecté **au 1^{er} DFL**

22. ~~Appelé~~ ou n'a pas perçu (1) la prime de démobilisation de (montant) **28 Août 1945**

Date de démobilisation : **28 Août 1945** (Année au 23 bis Art. 31-3-21)

Certifié exact le (date) **28 Août 1965**
 Le Commandant de l'organe démobilisateur,
90 bis rue de Valenciennes 75013 PARIS

Empreintes des deux pouces de l'intéressé
 GAUCHE DROIT

(1) Rayer la mention inutile. (2) : Algérien. M. : Marocain. E. : Espagnol.